

Jean-Franck CHARLET, Argentière

Jean-Franck Charlet est membre d'une prestigieuse lignée de guides. Grand glaciériste (c'est une tradition chez les Charlet!), il a été l'un des auteurs de l'avènement de la glace nouvelle, dans les années 1970. Professeur à l'École nationale de ski et d'alpinisme, il a formé de nombreux guides et est aussi en pointe dans le test et l'analyse des performances du matériel. Il n'en oublie pas pour autant l'histoire de sa vallée.

Par Jean-Franck Charlet.

Imaginons l'alpinisme il y a cent cinquante ans. Une paire de crampons pour la glace, un piolet, une corde pour s'encorder. Souvenons-nous que pendant les soixante-dix ans qui ont suivi la première ascension du mont Blanc on ne s'encorde toujours pas sur glacier mais on s'entraide avec de longs bâtons. Vers 1850, des alpinistes britanniques proposent l'utilisation de la corde sur glacier, mais celle-ci est d'abord simplement tenue à la main par les membres de la cordée! Technique plus sûre pour l'ensemble de la cordée: le chuteur se retient à la corde et s'il n'y parvient pas, il lâche et chute seul sans risque d'entraîner les autres!

Vers 1865 on s'encorde en paroi, les grandes cordées de cinq, six ou sept membres (comme au Cervin) sont habituelles. En rocher, pour s'assurer on passe la corde derrière des becquets rocheux, s'il y en a. En neige et en glace, on monte les uns derrière les autres dans les pas ou les marches taillées au piolet par le leader. Si cela devient trop raide, seul le leader progresse et les autres attendent sur leurs marches. Arrivé à un endroit plus confortable le leader assure les suivants. Pas de pitons, pas de broches à glace et pas de mousquetons: la cordée n'est pas attachée à la montagne et le succès (la survie) d'une ascension ne tient qu'à la non-chute du leader. Il en sera ainsi dans les Alpes occidentales jusqu'au milieu des années 30. Il faudra attendre Pierre Allain à la face nord des Drus (1935), Peters et Meier à l'éperon Croz (1935) ou Cassin à la Walker (1938) pour voir les premières utilisations (parcimonieuses) des pitons et mousquetons.

Toutes les grandes ascensions qui suivront 1865: le père Gaspard à la Meije, Jean Charlet aux Drus, Burgener et Mummery au Grépon ou à l'arête de Zmutt au Cervin, les voies R yann-Lochmatter (sud du Täeschorn, arête est de l'Aiguille du Plan...), Knubel au Grépon, toujours

aujourd'hui de belles entreprises, comme plus tard aussi Armand Charlet au Nant Blanc ou aux aiguilles du Diable, toutes ces premières ont été réalisées avec des matériels et des techniques semblables à celles de 1865. Armand Charlet parlait « *d'alpinisme sans filets* ». Si on doit appeler cela « *alpinisme traditionnel* », félicitons-nous que ce type de pratique n'est plus pratiqué de nos jours ou seulement par les alpinistes en solo, la chute étant interdite parce que fatale.

Une fois les filets et les anti-chutes mis en place (pitons, spits, coinces, broches à glace...), l'alpinisme d'aujourd'hui garde tout son parfum d'aventure et d'incertitude, on peut se perdre, entendre siffler les chutes de pierres et gronder les chutes de séracs, chuter dans une crevasse, être retardé et se faire prendre dans la tempête et l'orage. Ce n'est plus le risque pur qui gouverne l'action mais la gestion de tous les risques qui donnent encore aujourd'hui à la haute montagne cet éternel et formidable attrait.



Ci-contre: Jean-Franck et son fils Jonathan, lui aussi guide de haute montagne.

Fête des guides à Chamonix: Jean-Franck Charlet à six ans (à droite) admire son père Jean-Paul, son grand-père Georges, et son grand-oncle Armand Charlet.



L'aiguille Verte

Je suis né à Argentière. Pour les habitants de la haute vallée, la Verte est plus qu'une montagne. Sous sa calotte, il y a un visage supporté par les deux immenses épaules que sont les arêtes de la Sans Nom et du Jardin. Ce visage sourit, pleure, est en colère ou est indifférent, suivant la lumière, les nuages et les saisons.

Je me souviens enfant de cette soirée d'été où mon père n'était pas rentré de course. Ma mère était morte d'inquiétude. Après une nuit blanche à attendre, je regardais la Verte au petit matin, le visage était souriant et, le cœur soulagé, je me dis que mon père allait rentrer, qu'il avait un contre temps. Une heure plus tard mon père arrivait.

Mais je me souviens de ce jour où le visage était peu avenant et grave, pourtant, pris

dans l'enthousiasme de notre jeunesse, nous sommes montés dans son flanc nord. Lors de la descente un énorme éboulement emportait les vies de mes deux plus proches compagnons de cordée. Ou cette autre nuit où, montant vers l'arête du Moine, je devinais le visage d'une Verte terrifiante, malgré le ciel étoilé et le gel augurant d'excellentes conditions. Je ne pouvais me résoudre à y aller et, prétextant des complications digestives, j'expliquais à mon client que j'étais mal et qu'il fallait rentrer. Une demi-heure plus tard une énorme chute de pierres balayait la rimaye. Michel Croz et ses compagnons devaient aussi scruter les caprices de la montagne et attendre avec vigilance le moment où la Dame se laisserait conquérir. En juin 1865, la Verte lui souriait-elle? Sans

doute, mais il n'était pas libre lorsque Whymper lui proposa de l'accompagner. En ce 29 juin 1865, la Verte était-elle en colère lorsque Whymper et ses deux guides suisses parvinrent à sa cime? En tout cas les Chamoniards l'étaient et il y avait de quoi: se faire voler la première d'un sommet aussi mythique, alors que Croz et ses comparses avaient toutes les capacités pour y être les premiers. Ils le prouvèrent d'ailleurs en gravissant six jours plus tard l'arête du Moine, et deux mois plus tard l'éperon de la Grande Rocheuse. Cent cinquante ans plus tard, la Verte n'a rien perdu de son panache et impose toujours le respect. La descente est toujours une épreuve, très longue par l'arête du Moine, plus courte mais exposée par le *couloir Whymper*. Ce Whymper, aujourd'hui moins enneigé, peut présenter des ressauts très raides. C'est d'ailleurs en évitant l'un de ces ressauts que, récemment, je me suis fourvoyé dans l'éperon de la Rocheuse, finalement très heureux de réussir la voie qu'avaient ouverte les guides chamoniards en septembre 1865. Sans cette erreur, je ne l'aurais sans doute jamais gravie.

La sœur de Michel Croz, Marie, était la grand-mère de ma grand-mère. Armand Charlet, « *l'homme aux cent Vertes* », était le frère de mon grand-père Georges, l'ayant lui-même gravie plus de 30 fois. Mon père fit la seconde du Nant Blanc avec Gaston Rébuffat. « *Une seconde après Armand c'était pire qu'une première* », disait Gaston! J'ai ouvert une goulotte versant nord du Col de la Verte, et mon fils Jonathan une goulotte dans le versant Charpoua de la pointe Croux, qui rejoint l'arête Sans Nom. Autant de fois où la Verte offrit son sourire et ses joies. Mais il faut s'y rendre humblement, dans le respect des Whymper, Croz et Charlet, la Verte vous autorisant alors le cœur léger à fouler son sommet pour quelques minutes. ■



Années 1920 dans le massif du Mont-Blanc: l'alpinisme est encore proche de celui des origines... Seul gadget supplémentaire: les crampons...